

Retour d'*Ulysse*
à Saint-Pierre

Du même auteur

L'Œuvre des mers

Prix Joseph Kessel, 2011

Le dernier volume, paru aux Éditions de l'Olivier en 2011, comprend *L'Œuvre des mers* et *Les Larmes de pierre* (parus chez François Bourin en 1988 et 1991, repris en Folio, 2171 et 2552 et en Points n° P1765), *Le Caillou de l'Enfant-Perdu* (paru chez Flammarion en 1996) ainsi que deux parties inédites, *La Ville sous son jour clair* et *Un adieu au long cours*.

Alaska

Éditions de l'Olivier, 2007

à coups de pied-de-mouche

Le Bleu du ciel, 2011

Les Eaux territoriales

Éditions de l'Olivier, 2013

Le Démon rassembleur

P.O.L., 2014

Le Silence des cartes

Éditions de l'Olivier, 2016

EUGÈNE NICOLE

Retour d'*Ulysse*
à Saint-Pierre

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1217.2

© Éditions de l'Olivier, 2017.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Hubert Lucot

I

L'« appartement d'époque »
de la maison Jacquet

1

Un square. Asphalté.

Je l'ai longé plusieurs fois lors de mon avant-dernier séjour dans l'archipel, en octobre 2013. Je détournais la tête, je pressais le pas. Je ne voulais pas savoir comment ils l'avaient nommé.

Car là s'élevait la maison Jacquet, là s'étendait notre jardin. Certains matins, quand le vent avait soufflé en direction de la façade, elle disparaissait à moitié sous un pan de neige oblique ; pour que nous puissions nous acheminer vers l'école, il fallait lancer une pelle dans la rue et demander à un passant de dégager la porte d'entrée.

Y a-t-il une plaque ? Je ne l'ai pas vue. À l'angle que la bâtisse formait avec la rue de la Butte et la rue Sauveur-Ledret, j'aurais découvert une forêt de baobabs, de grenadiers, de flamboyants ou de palétuviers que mon étonnement n'aurait pas été plus grand. Moindre, peut-être, parce qu'une forêt, même constituée d'espèces inconnues, présente une corporalité dressée qu'on peut rapprocher des contours d'un bâtiment – sans parler de

ces contes dont le dénouement révélera celui-ci, caché, intact et préservé des injures du temps à l'intérieur des frondaisons refermées sur ses flancs. Tandis que ce square, « aire de jeux » ou « de repos », ses buissons chétifs entourés de bitume, sa balançoire préfabriquée déjà rongée par la rouille, ses quelques bancs sur lesquels, de tout mon séjour, je n'ai jamais vu que deux femmes – certainement des touristes canadiennes, m'étais-je dit –, me confrontaient au vide, à l'impensable disparition de notre maison natale.

Longeant la façade qui n'était plus, mon réconfort venait de l'avoir mise à l'abri ou sauvée de l'oubli. Alors, les pages de *L'Œuvre des mers* où j'évoque son crépi et ses grandes fenêtres asymétriques me paraissaient jouer un rôle identique à celui des forêts, qui, dans ces contes de fées, surgies d'un coup de baguette magique, protègent le domaine à la malédiction duquel mettra fin l'arrivée d'un jeune prince – mais j'ai soixante-quinze ans, et rien n'est plus contraire à cette métamorphose instantanée que les heures laborieuses que m'a coûtées l'écriture de ces pages...

J'essayais de me raisonner en me disant que la douloureuse disparition s'inscrivait dans la nature d'un monde où les choses changent vite, comme l'indique l'épithète de « Nouveau » qu'il doit à sa « découverte » tardive par

les navigateurs européens – pour être plus précis, en ce qui nous concerne, les pêcheurs basques et bretons qui la tenaient encore secrète quand, revenant d'Hochelaga*, Jacques Cartier mouilla sa caravelle, *La Grande Hermine*, dans la rade de Saint-Pierre, le 11 juin 1536. Monde où, sans encore rien connaître de l'histoire de son peuplement, j'ai souvent perçu, enfant, que même ses bâtiments les plus anciens manifestaient la relative modernité de notre présence en ces lieux. Ainsi la marche en bois qu'il fallait enjamber pour passer du jardin à l'une des pièces du rez-de-chaussée de la maison Jacquet me semblait n'assumer que mollement le rôle de frontière entre l'intérieur et l'extérieur qui lui était dévolu, indifférence qui s'étendait à l'antre noirâtre d'un vaste enclos dit « parc à charbon » que, cette porte franchie, on avait sous les yeux.

Lieu de mémoire, néanmoins, puisqu'on m'avait raconté que cet enclos dans lequel la benne d'un camion déversait chaque automne les boulets d'antracite qui alimenteraient notre fournaise** avait été une boulangerie depuis le « Grand Retour » de 1816 jusqu'à la reconstruction de la maison, détruite lors du terrible incendie de 1867 – autre conte de fées où la farine devenait charbon, où le combustible d'aujourd'hui gisait dans le four à pain

* Future Québec.

** Chaudière.

de jadis –, fragment familial de l'histoire de Saint-Pierre que mes souvenirs d'enfance peinaient toutefois à inscrire dans la portion du ciel que découpait l'encadrement de la porte donnant sur le jardin et sur la frise des toits voisins.

Ainsi, s'ajoutant à l'étonnement de n'avoir ressenti aucune impression de ce genre lors de mon précédent séjour, quand, en août 2005, j'étais revenu à Saint-Pierre pour l'enterrement de mon frère Robert, le sentiment d'amertume que j'éprouvais huit ans plus tard en longeant le square où avaient disparu notre maison, sa cour et son potager se confortait parfois de réflexions vaguement écologiques. La nature, l'air, les intempéries avaient tout simplement repris possession de ce petit morceau de leur espace originel, comme ç'avait été le cas au cap à l'Aigle un siècle plus tôt lorsque le Café du Nord (où, ayant momentanément quitté la maison Jacquet, nous avons vécu de 1950 à 1955) avait été transporté de l'emplacement initial auquel il devait son nom jusqu'au quai du Sud, autre événement des *Éphémérides* de l'archipel que j'ai, lui aussi, préservé de l'oubli, en l'enjolivant quelque peu...

2

Pourtant une voix en moi protestait : « Le vent, tu parles ! La Nature ! Mon pauvre enfant, ne sois pas si naïf. Dis plutôt : le gâchis... Pimenté, peut-être, d'un zeste de perversité, de courroies de transmission grippées, de querelles de personnes, de rivalités, de lenteurs administratives qui n'étaient sans doute pas dues au hasard, d'une cuisante jalousie, d'un doux parfum de revanche.

« Tu invoques des histoires du genre *Blanche-Neige* ou *La Belle au bois dormant*, continuait la voix, croyais-tu vraiment qu'une bonne fée s'était enfin penchée sur la maison Jacquet que ton frère, ta sœur et toi aviez mise en vente en 1988 après la mort de votre père lorsque, trois ans plus tard, elle avait été achetée par la municipalité qui se proposait d'en faire un musée de l'Habitat traditionnel ? »

J'ai retrouvé dans la livraison de *L'Écho des Caps* datée du 15 au 21 novembre 1991 l'annonce de cette acquisition, illustrée d'une photographie qui montre la bâtisse et,

au centre de la palissade, la porte à deux battants ouvrant sur le jardin :

Le Ministère du Commerce et de L'Artisanat [fichtre!] privilégiant la réutilisation du patrimoine architectural existant [tu parles!], La Municipalité de Saint-Pierre projette, dans cette optique, l'achat de L'immeuble Nicole dit « Maison Jacquet » et envisage sa réhabilitation dans le cadre du programme d'aménagement du centre-ville.

Située rue de L'Amiral-Muselier, la propriété en question comprend quatre appartements [?], un garage et un terrain de 594 m².

Une fois rénovée, celle-ci disposerait : d'un ou deux logements destinés à L'hébergement des formateurs à Saint-Pierre ; d'un appartement témoin de L'époque, typiquement reconstruit (murs, mobilier et accessoires).

L'achat, la rénovation de la propriété, ainsi que les activités proposées en son sein permettraient certainement la création d'emplois, argument non négligeable à L'heure actuelle !

Le piètre impact des retombées invoquées dans cette dernière phrase sur un taux de chômage rendu endémique par le refus du Canada d'accorder à l'archipel des quotas de capture du poisson aurait dû à lui seul éveiller

ma méfiance. Mais, fermé à l'économie politique depuis le temps lointain où, à Sciences Po, me révoltait le ton mielleux sur lequel, du haut de la chaire de l'amphithéâtre Leroy-Beaulieu, Raymond Barre donnait au mot « conjoncture », qu'il prononçait toutes les dix minutes, l'onctuosité d'un pain de savon ; me flattant par ailleurs de reconnaître dans la mention « dite Maison Jacquet » une trace officielle de la lecture en haut lieu municipal de *L'Œuvre des mers* dans laquelle notre demeure est ainsi désignée, j'avais accueilli ce projet comme un de ces rebondissements heureux et inattendus qui surviennent effectivement dans les contes de fées.

Le roman de la maison Jacquet, l'un des fils qui tissent *L'Œuvre des mers*, venait de connaître une péripétie dont je n'étais pas l'auteur mais dont j'avais tout lieu de me féliciter. Elle était surprenante, voire franchement réjouissante. C'est un postulat des transactions commerciales qu'on ne peut plus jouir d'un bien qu'on a vendu. C'est l'histoire du beurre et de l'argent du beurre, mélodramatisée dans cette chanson que j'avais entendu Barbara « filer » de sa voix ineffable en novembre 1959 au grand Théâtre de la Cité universitaire de Paris, et dans laquelle, voyant se disperser ses bijoux sous les coups de marteau du commissaire-priseur, une vieille dame assise dans la salle des ventes tente vainement de racheter le dernier, qui était le plus cher à son cœur.

Il m'avait donc paru à la fois touchant et romanesque – si l'on entend par là ce qui s'écarte de la norme – que je puisse continuer à pénétrer dans cette maison qui ne serait plus la nôtre – fût-ce sur un pied d'égalité avec le commun des visiteurs –, et où, malgré les adjonctions et les modifications qu'aurait subies notre ancien appartement du premier étage, il me serait toujours possible de fouler entre ses murs l'endroit même où s'étaient trouvés mon berceau et mon parc, où j'avais fait mes premiers pas, celui où, dans la cuisine ensoleillée, j'avais « pris » une de ces photographies moins visuelles que mentales qui forment les archives apocryphes de la mémoire : vêtu d'une barboteuse, je suis couché, près du poêle, à même le linoléum à carreaux verts, échiquier terraqué de ma vie à venir, sur la case voisine duquel, à la fois tour protectrice et phare annonciateur de dangers, s'élève la haute silhouette en robe blanche de Maman...

Ainsi, quand, en décembre 1991, une lettre de ma sœur m'avait informé du projet de la municipalité, je m'étais autorisé une douce rêverie en imaginant les sensations peu communes que me procurerait l'inauguration de cet « appartement d'époque », à laquelle on ne manquerait pas de me convier dans l'emploi de la bonne fée revenue se pencher sur son propre berceau. J'en profiterais pour réaliser un

rêve né de mes lectures d'enfance : bandes dessinées (*Tintin*, *Spirou*), romans de la collection « Rouge et Or » pleins de mystères, de filatures et d'espions – dont l'absence, hélas, me paraissait un des grands défauts de Saint-Pierre, où tout le monde se connaissait.

J'arriverais chez moi déguisé.

Parti la veille de New York, après une nuit d'escale à Halifax, je procède à ma transformation dans les toilettes de l'aérodrome, à Sydney. Rien à craindre, à Saint-Pierre, du contrôle des passeports : qu'il soit assuré par Paul, Gaston ou Marcel (Lambert), un clin d'œil de ma part, trois mots chuchotés au moment où celui qui sera de service regardera ma photographie couperont court à toute fâcheuse exclamation de surprise ou de bienvenue. Riant sous cape en relisant l'annonce de *L'Écho des Caps* que m'a envoyée ma sœur, et alors que le soleil couchant illumine l'angle nord-ouest des Twin Towers, je me figure gagnant la rue de la Butte depuis l'hôtel Robert où, sans avoir été reconnu, j'aurai passé dans une chambre donnant sur le Barachois une nuit délicieuse au milieu de laquelle, réveillé vers trois heures du matin par les vagissements du corne à brume*, je me suis souvenu que j'avais failli me tuer dans ce même établissement en me lançant du dernier

* Forme locale de la *corne de brume*.

étage à califourchon sur la rampe de l'escalier le jour du mariage de ma tante Virginie. Me voici sur le palier, vérifiant que, dans le vestibule où il prend naissance, s'élève toujours, à droite des premières marches, cet imposant présentoir de verre contenant flacons de parfums, spiritueux, soieries, échantillons d'articles de Paris, vers lequel ma chute m'entraînait irrémédiablement, de sorte que, dernier d'une série de tableaux comme ceux qui se succédaient dans mon kaléidoscope au moindre mouvement de ma main, j'apercevais, devant la vitrine détruite d'où l'on avait prestement extrait mon corps lacéré, mon père s'appêtant à payer les dégâts considérables dus à mon imprudence, qu'attestaient les godes* qui s'envolaient de son portefeuille ouvert.

Servi par Françoise, sur qui la vieillesse ne semble guère avoir de prise mais qui, elle non plus, ne m'a pas reconnu (tour à tour attristé, mesurant ma chance et mon imprudence – je n'avais pensé à lui qu'en entrant dans la salle à manger de l'hôtel –, j'ai compris que Tooth, son terre-neuve, était mort, car lui m'aurait infailliblement démasqué), j'ai pris mon petit déjeuner sans prêter aucune attention à une autre vitrine où s'exhibe le canotier que

* Nom local du guillemot marmette, espèce nicheuse de l'archipel, qu'on donnait au phénix qui figurait à l'époque sur le billet de 1 000 francs CFA.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2017. N° 137811 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE